Document généré le 12 oct. 2024 03:09

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Libre arbitre

François Leblanc

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71451ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leblanc, F. (2014). Libre arbitre. *Moebius*, (140), 55–59.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

François Leblanc

Libre arbitre

Tout le monde en convient, c'est le plus beau des bébés. Un poupon adorable, qui sourit en permanence, qui n'est jamais malade, qui dort des nuits complètes depuis le début. Il s'est fait attendre, c'est le moins qu'on puisse dire. Trois ans à faire l'amour de plus en plus machinalement, trois longues années à vous demander lequel de vous deux était responsable de cet échec. Son arrivée a permis d'effacer tout cela, de remettre les compteurs à zéro. Deux parents pâmés, follement amoureux l'un de l'autre à nouveau, un bébé parfait, une vraie famille. Enfin. Même l'accouchement s'est bien déroulé, tu te rappelles à peine la souffrance. Tu n'aurais pu demander mieux. L'amour que tu portes à ce petit bout d'homme qui commence tout juste à ramper par terre est incommensurable. Voilà pourquoi tu ne t'expliques pas ce qui se passe dans ta tête. Ça ne se dit pas. Tu n'oserais jamais en parler à qui que ce soit. Tu attends que ça disparaisse comme c'est venu. Mais ça ne fonctionne pas.

La première fois, ça n'a duré qu'une fraction de seconde. Une image qui t'a traversé l'esprit et qui aurait pu tomber aussitôt dans l'oubli. Tu en as eu le frisson. Ton bébé était assis dans son siège, il ne te quittait pas des yeux, il riait chaque fois que tu tournais la tête vers lui avec un grand sourire. Tu coupais des carottes et du céleri que tu te préparais à ajouter au bouillon de volaille. Une bonne mère fait toujours de bonnes soupes. Rien ne clochait dans votre beau portrait de famille. À part ces horribles images.

Le lendemain, tu as voulu vérifier si elles étaient encore là. En toi, dans un recoin insoupçonné de ta

psyché. Elles y étaient. Terrifiée, tu as reculé d'un pas en les reconnaissant, comme si une créature menaçante se tenait réellement devant toi. En cherchant à les refouler, à les enterrer à jamais sous des couches de souvenirs endormis, tu n'es parvenue qu'à leur donner plus d'élan. Telle une moisissure qu'on frotte en vain afin d'enrayer sa progression, elles occupaient maintenant tout l'espace disponible entre tes deux oreilles.

L'histoire de ce médecin accusé du meurtre de ses deux enfants t'avait sans doute perturbée, comme la plupart des gens qui avaient suivi l'affaire. Tu t'es demandé ce qui pouvait pousser un être humain en apparence normal à poser de tels gestes. La psychiatrie avait échoué à offrir une explication satisfaisante, elle n'avait pas mis le doigt sur ce que l'un des experts interrogés avait qualifié de « chaînon manquant ». Au bout du compte, pouvais-tu vraiment être certaine d'être différente de ce médecin ? Et si tout avait commencé par des images horribles pour lui aussi ?

Le couteau de chef Victorinox que tu utilisais si souvent vaut deux cent cinquante dollars. Dans le tiroir à ustensiles, il y avait aussi un couteau à désosser Tamahagane tout aussi dispendieux. C'est ton homme qui les a achetés. Toi, tu n'aurais jamais osé dépenser une telle somme pour des couteaux. Pour une robe ou des chaussures à la rigueur, mais pas pour des couteaux. Bien qu'il ne cuisine pas, ton homme tenait mordicus à t'offrir ce qu'il y a de mieux. *Tu ne pourras plus t'en passer*, qu'il disait. Avec le temps, tu as bien été obligée de lui donner raison : ces couteaux sont extraordinaires, ils tranchent les viandes les plus coriaces comme s'il s'agissait d'une motte de beurre. Lorsque tu en glisses la lame dans la fente de l'affûteuse, le son produit te fait dresser les poils sur les bras. Ces couteaux t'ont toujours fait un peu peur. Il y a longtemps que tu as compris qu'ils peuvent servir à autre chose qu'à émincer une poitrine de poulet.

Malgré tes efforts pour te distraire, les images reviennent inlassablement. Il doit bien y avoir une raison, tu aurais dû être en mesure de t'en débarrasser plus tôt. Au début du mois, tu as passé la lame du Victorinox sur la paume de ta main gauche afin d'évaluer le danger qu'il

présentait. Tu n'as presque rien senti, à peine une sensation de brûlure, mais le sang s'est mis à pisser. Ton bébé s'agitait dans sa couchette pendant que tu faisais couler de l'eau froide sur ta blessure. Tu as vu encore une fois la lame s'enfoncer dans son ventre, tu l'as entendu pleurer de douleur, et tu as voulu te boucher les oreilles avec les mains. Peine perdue, tout ça était bloqué dans ta tête.

Ton premier réflexe a été de cacher le Victorinox et le Tamahagane au fond du garde-manger, derrière les bouteilles d'huiles, de vinaigres et de sauce soya, emballés dans des sacs plastique pour plus de sûreté. Ils n'étaient pas inaccessibles, bien sûr, mais tu espérais être suffisamment ralentie par les obstacles lorsque tu aurais un accès de folie. Ça n'a pas suffi pour te rassurer, ni pour faire disparaître les images. Tu en es venue à cacher aussi les couteaux à steak sous l'évier, derrière les produits ménagers. Tu cuisinais de moins en moins. Il n'y avait plus rien de coupant à portée de la main dans cette maison.

Tu t'es mise à sortir lorsque les images t'assaillaient et que tu te croyais à un cheveu de craquer. Ton bébé restait seul à la maison, parfois il dormait, parfois non. Tu faisais le tour du pâté de maisons en respirant à fond, cherchant à évacuer le mal qui te rongeait. Tu t'absentais cinq, dix, quinze, parfois trente minutes. Si tu l'entendais pleurer quand tu rentrais, tu te précipitais vers lui pour le prendre dans tes bras et le consoler. Ça n'avait aucun sens, ça ne pouvait plus continuer. Ton enfant méritait mieux qu'une mère cinglée qui le laissait seul parce qu'elle craignait de le poignarder.

Ton homme n'a rien remarqué, la disparition des couteaux qu'il avait payés si cher n'a suscité aucun commentaire de sa part. Ce fut une autre paire de manches avec ta mère. Tu l'avais appelée à la rescousse, prétextant être un peu fatiguée. Tu aurais dû te douter que tu ne pourrais pas la tenir longtemps loin de la cuisine. Dès le premier jour, elle se mit en tête de préparer une sauce bolognaise pendant que tu étais sortie. Aurais-tu pu imaginer une seconde qu'elle découvrirait ta cachette ? Quand tu es rentrée, tu as tressailli en la voyant écraser des gousses d'ail avec le plat de la lame du Victorinox. Elle n'a pas tardé à te bombarder de questions. *Est-ce que tu vas bien ? T'es*

sûre que tu ne fais pas une dépression ? Mais veux-tu bien me dire pour l'amour du ciel pourquoi tu caches tes couteaux dans le fond du garde-manger ?! Tu as tenté de manière peu convaincante de lui faire avaler que c'était pour les garder hors de portée de ton fils, mais elle n'en a pas cru un mot. *Tu n'es pas sérieuse, j'espère ! C'est un bébé ! Il ne se tient pas encore debout ! Comment pourrait-il s'emparer d'un couteau ?* Elle ne te lâchait pas. Les images revenaient en force, leur violence te donnait la nausée. Vous vous êtes disputées. Tu ne lui as pas laissé le temps de terminer sa sauce avant de la mettre à la porte. Tu ne réponds plus à ses appels depuis.

Tu te sens seule, terriblement seule. L'homme qui partage ta vie et qui devrait te connaître mieux que personne n'est pas quelqu'un de très curieux. Il n'a même pas cherché à creuser davantage quand tu lui as confié que tu t'étais disputée avec ta mère. S'il l'avait fait, tu aurais peut-être eu cette fois le courage de lui parler des couteaux. Mais il a haussé les épaules et remis le son du téléviseur. Il n'a pas senti à quel point tu étais déçue et frustrée. Ton homme n'est pas un fin psychologue.

Ton sommeil est de plus en plus perturbé, tu n'arrives plus à te rendormir quand tu te réveilles au milieu de la nuit. Tu erres dans la maison jusqu'au lever du soleil tout en cherchant à éviter la cuisine. Tu ne dors plus que trois ou quatre heures par nuit, tu es épuisée et irritable. Ton médecin t'a prescrit un somnifère, il croit que c'est un problème passager. Tu ne lui as rien dit sur les couteaux, tu as peur qu'on t'enlève ton enfant. Tu espères encore pouvoir effacer ces images sans l'aide de qui que ce soit.

Le somnifère t'aide à sombrer dans le sommeil, mais il n'a pas éliminé les cauchemars ni les nombreux réveils qui s'ensuivent. Parfois, tu restes au lit et tu écoutes ton homme ronfler. *Il dort comme un bébé.* Cette pensée t'a fait prendre conscience de sa vulnérabilité. Il a une stature de joueur de football, tu ne pourrais jamais être un grand danger pour lui. *Sauf quand il dort.* Ton imagination a vite fait le reste. Depuis, tu te vois lui enfoncer la lame du Tamahagane dans la poitrine ou lui trancher la gorge d'un coup sec avec le Victorinox. Il ouvre alors de grands yeux affolés et meurt la seconde d'après, étouffé dans le bouillonnement de son sang.

Lorsque son cœur cessera de battre, il n'y aura plus personne pour te barrer la route. La chambre de ton enfant est juste à côté de la vôtre. Tu te répètes que tout cela n'a aucun sens. *J'aime mon chum! J'aime mon bébé!* Ces mots ne parviennent pas à te délivrer de ce film d'épouvante, les deux êtres que tu chéris le plus au monde succombent encore et encore, victimes de ta folie.

Assise en tailleur sur le sofa, tu allumes une autre cigarette. Tu étais parvenue à arrêter durant la grossesse, mais ça n'a pas duré. Tu n'as pas pu résister, pas avec toutes ces longues journées monotones passées à prendre soin d'un nouveau-né. Tu n'as pas assez de volonté. Au moins, tu t'astreins à ne fumer qu'à l'extérieur de la maison. Sauf cette nuit. De toute façon, ça n'a plus d'importance. Dans quelques heures, si tu ne l'as pas égorgé, ton homme se réveillera, prendra une douche, s'habillera, déjeunera à la hâte et quittera la maison pour le boulot. Tu te retrouveras à nouveau seule avec ton enfant. Après toutes ces semaines à lutter contre ces images horribles, tu doutes d'avoir encore la force nécessaire pour contrôler tes impulsions. Tu crois que tout pourrait arriver si tu ne fais rien maintenant pour l'éviter.

La bouteille de somnifères est encore à moitié pleine. Tu pourrais avaler quelques comprimés pour te détendre. Tu pourrais aussi déboucher une bouteille de vin et en boire un verre ou deux. Tu te ferais ensuite couler un bain. Pas trop chaud. Tu te glisserais dans la baignoire, coupe de vin dans une main, Victorinox bien aiguisé dans l'autre. L'eau tiède atténuerait la douleur. Ton sang s'écoulerait lentement jusqu'à ce que tu perdes conscience. Tu te demandes si tu mourrais noyée ou exsangue. Tu souris, tu trouves cela morbide et amusant, tu as l'impression d'être un personnage dans un de ces films de Tim Burton que tu regardes surtout à cause de Johnny Depp. Pour la première fois depuis fort longtemps, le fruit de ton imagination ne te semble pas si effrayant. Tu pourrais le faire, sans peur et sans remords. Tu as le choix.